93

Le Chalet

278

LE CHALET,

COMÉDIE EN UN ACTE

MÊLÉE DE COUPLETS;

PAR MM. BRAZIER, DUMERSAN
ET GABRIEL.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS,
LE 25 JUIN 1828.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,
COUR DES FONTAINES, N° 7;
ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, PALAIS-ROYAL,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 210, ANCIEN LOCAL DE LA CIVETTE.

1828.

453
B

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VALENTIN, hussard au 2e (*chamboran*)	M. BOUCHER.
ANNA BLONDEL, jeune orpheline.	Mlle ELISA JACOPS.
MARTINEAU, maître de poste. . .	M. BLONDIN.
ANICET, son fils.	M. SYLVESTRE.
BERTHE, vieille compagne d'Anna (*elle est sourde*).	Mme BAROYER.
GUILLAUME, guide des montagnes.	M. CLÉMENT.

(*La scène se passe dans les montagnes de la Savoie, du côté du St.-Bernard.*)

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
FAUBOURG MONTMARTRE, N° 4.

LE CHALET,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS.

(*Le théâtre représente un site des montagnes de la Savoie; à gauche, au premier plan, un pauvre Châlet qui termine un village; au fond, un pont de bois élevé sur des rochers couverts de végétation.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHE (*fendant du bois à la porte du Châlet*); ensuite ANNA.

BERTHE (*gaîment.*)

Allons, mettons-nous à l'ouvrage, fendons not' bois, je n'avons pas le temps de nous reposer nous autres.

(Air: *de la vallée de Barcelonnette.*

Dans le monde on voit bien des gens
Qui n'ont pas le moindre courage,
Si l'malheur les rend indigens
Y r'culent devant l'ouvrage. (*bis*)
Moi, dieu merci, j'ai de bons bras,
Malgré ma soixantième année,
N'fesons pas comme eux, ne j'tons pas
L'manche après la coignée. (*bis.*)

(*Tandis qu'elle fend son bois sur la ritournelle, Anna paraît sur le pont.*)

ANNA (*après avoir regardé son châlet.*)

Air nouveau de M. Naudé.
ou *Le premier pas.*

Pauvre châlet!
Azile de mon père,
En te quittant que j'aurai de regret!
Tu fus hélas! ma demeure première,
Et j'espérais terminer ma carrière
Dans mon châlet. (*bis.*)

BERTHE.

Où donc est allé ma petite Anna? je ne l'entends pas.

ANNA (*à part.*)

Cette bonne Berthe est heureuse!.. elle ignore ce qui nous menace.... ne lui disons pas encore, elle ne le saura que trop tôt.

BERTHE (*sans la voir.*)

On n'a pas besoin d'être riche pour être heureux (*elle rit.*) Hé! hé! hé!

ANNA (*à part.*)

Dire que faute d'une misérable somme, on va nous dépouiller de ce châlet.

BERTHE (*gaîment.*)

Ah! mon Dieu, pourvu qu'on ait sur la terre un petit coin pour se mettre à l'abri et un morceau de pain à manger sans faire de tort à personne, on peut rire et chanter toute sa vie.

Air: *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Touchant l'argent de leur fermier,
Sitôt que la moisson est faite,
Ceux qui mang'nt leur pain blanc l' premier
Se trouv't queuqu'fois dans la disette.
Comm' dans notre pauvre manoir,
Tout en r'merciant la providence,
J' n'en ai jamais mangé qu'du noir
Je suis toujours dans l'abondance.

ANNA.

Elle est plus pauvre que moi, puisque je la nourris! vieille infirme, sourde, mais sourde à ne pas entendre le canon, elle est gaie.

BERTHE (*chantant.*)

Tra la la, la dira....

(*Elle aperçoit Anna.*) Ah! te voilà Anna, eh! bien, ma fille, tu reviens de la ville? as-tu bien vendu aujourd'hui? (*elle rit*) ah! ah! il faut vendre bien du lait et des œufs avant de faire fortune; nous ne serons jamais riches, mon enfant, mais qu'est-ce que ça fait.

ANNA (*lui parlant haut.*)

Ma bonne Berthe, votre gaîté me désespère.

BERTHE.

Tu penses à ton père... ah! dame! c'était un brave homme, il ne t'a laissé pour héritage qu'un nom sans tache et des dettes... mais des dettes honorables.

ANNA.

Honorables ou non, je ne puis pas les payer.

BERTHE.

Ton plus fort créancier, c'est M. Martineau, le maître de la poste, à qui ton père avait emprunté de l'argent plusieurs fois... mais c'est un brave homme, il ne te tourmentera jamais... son fils Anicet est un peu bête, et ça ferait un bon parti, s'il voulait épouser une pauvre fille comme toi.

ANNA (*lui criant à l'oreille.*)

Je ne veux pas me marier.

BERTHE.

Ma chère Anna! je ne sais pas, mais depuis quelque temps, tu parles si bas que je ne t'entends pas.

ANNA (*souriant.*)

Ah! la bonne femme!.. si mon pauvre Guillaume n'était pas absent, je le consulterais; il est bon, généreux... c'est le seul ami que j'aie... élevé près de moi; il m'aime comme un frère...

BERTHE (*criant.*)

Qu'est-ce que tu marmotes donc tout bas? tiens, Anna, tu as des secrets pour moi, cela me donne de l'humeur... allons, petite paresseuse, est-ce qu'on ne travaille pas? est-ce qu'on va rester comme ça les bras croisés!.. et les vaches, et tes poules... moi j'ai fini de fendre mon bois, je vais le rentrer là-dedans et allumer du feu (*elle rentre en chantant.*)

Fendons notr' bois, et n' jettons pas
L' manche après la coignée.

SCÈNE II.

ANNA (*seule.*)

En vérité notre bonne Berthe relève mon courage, quand je la vois aussi gaie, je me reproche ma faiblesse.

RONDEAU.

Air: *de M. Botte.*

Quand on n'a pas de richesse,
Les amans vous tournent l'dos,
Cependant un peu d'tendresse,
Me viendrait bien à propos.

J'suis encor dans le bel âge,
On dit qu' j'ai quelques attraits,
De la sagesse en partage,
Mon cœur est sensible, mais
Quand on n'a pas, etc.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

La vieille Berthe m'est chère,
Elle est sourd' c'est malheureux
J'aimerais dans not' chaumière,
Quelqu'un qui m'entendrait mieux.
Quand on n'a pas etc.

Voilà le fils de ce vilain Martineau, de ce vieil avare, rentrons (*elle va pour rentrer.*)

SCÈNE III.

ANNA, ANICET.

ANICET.

Eh! bien, mademoiselle Anna, vous rentrez?

ANNA.

Je vous ai vu venir....

ANICET.

Comme vous me recevez drôlement, mademoiselle?

ANNA.

J'ai des raisons pour cela, monsieur Anicet... votre père me menace...

ANICET.

Et de quoi?

ANNA.

Vous devez le savoir.

ANICET.

Moi, non, je ne sais rien, mon père ne me dit pas ses affaires, et cependant je viens d'avoir mes 19 ans; à cet âge là on commence à n'être plus un enfant... comme je lui disais avant-hier, écoutez donc papa...

Air: *Ah! mon ami Thomas.*

On est un enfant
Quand la nuit entière
On rèv' tranquillement
D' son père ou d' sa mère;
Mais quand on rèv' tout d' bon,
D'un' personn' qui vous est chère,
Je vous l' dis sans façon,
C'est qu'on est un grand garçon.

Même air.

On est un enfant
Quand on joue aux quilles,
Quand on se défend
De r'garder les filles.

Mais quand près d'un tendron,
Dont les manièr's sont gentilles,
On sent un p'tit frisson,
C'est qu'on est un grand garçon.

Et la plus grande preuve, c'est que tel que vous me voyez..... je n'en ai peut-être pas l'air, mais je suis amoureux.

ANNA.

De qui ?

ANICET.

Oh! je n'ose pas le dire, c'est pourtant d'une jeune fille bien jolie, bien sage.

ANNA.

Tant mieux, si vous avez fait un bon choix... mariez-vous...

ANICET.

Et vous, mamzelle Anna.

ANNA.

Moi! me marier... je suis trop pauvre, personne ne voudrait de moi.

ANICET (*avec intention*)

Ah! personne... ça vous plait à dire...

Air : *de Céline.*

Avec l'esprit qu' vous fait's paraître,
Vos charm's, vos grâces, et cœtera
Un jour vous trouverez peut-être,
Quelqu'un qui vous enrichira.

ANNA.

J'admire ici votre bonté naïve,
Le pauvre hélas! doit vivre dans son coin.
Et jamais le bonheur n'arrive
Qu'à ceux qui n'en ont pas besoin.

ANICET (*timidement*)

Je connais pourtant un jeune homme qui... voulez-vous que je lâche le mot?

ANNA.

Je ne suis pas curieuse; d'ailleurs je n'ai pas le cœur à l'amour, lorsque je vais me trouver sans azile...

ANICET (*effrayé.*)

Ah! mon dieu, qu'est ce que vous me dites là? expliquez-moi donc?

ANNA.

Se peut-il que vous ignoriez, que mon père était débiteur

du vôtre, et que ne pouvant payer ses dettes, on va vendre ce châlet, ma seule ressource... ma pauvre habitation!...

ANICET.

Comment! mon père ferait un coup comme ça!... par exemple.... voulez-vous que je vous dise une chose... c'est que mon père ne vendra rien du tout, je vas lui parler, je m'en vais lui dire que je suis amoureux de vous, que je veux me marier avec vous et que je n'entends pas qu'il ruine ma femme, avant qu'elle soit mon épouse.

ANNA.

Que dites-vous?

ANICET (*allant pour sortir.*)

Rien; tenez, voici justement mon père qui vient par ici... vous allez voir de quoi je suis capable.

ANNA (*vivement.*)

Ah! je ne veux pas le voir. (*Elle rentre dans le châlet.*)

ANICET.

Je suis grand garçon à présent... ah! mon papa veut faire des siennes, alors je ferai des miennes, et nous ferons des nôtres...

SCÈNE IV.

ANICET, MARTINEAU.

ANICET (*croisant les bras en regardant son père.*)

C'est donc vous papa?...

MARTINEAU (*l'interrompant.*)

Oui c'est moi.

ANICET.

Non, ce n'est pas comme vous l'entendez... c'est donc vous, papa?

MARTINEAU.

Tu le vois bien!

ANICET.

Je ne vous aurais jamais cru capable d'un pareil trait; mais ça ne sera pas, je vous en avertis.

MARTINEAU.

Quoi?

ANICET.

Comment! vous voulez faire de la peine à cette pauvre Anna? une fille si brave... si honnête... si...

MARTINEAU.

Ah! je sais ce que c'est, ça ne te regarde pas.

ANICET.

Au contraire, c'est que ça me regarde, et peut-être plus que vous; vous serez bien plus riche, quand vous aurez fait vendre ce mauvais châlet.

MARTINEAU.

Je suis obligé de le faire, j'ai besoin d'argent.

ANICET.

Mais les sentimens...

MARTINEAU.

Ce n'est pas avec cela qu'on fait sa fortune.

ANICET (*s'emportant.*)

Mais papa, elle est faite votre fortune.

MARTINEAU.

Qu'en sais-tu petit drôle?

ANICET.

Dame, vous passez dans l'endroit pour être riche.

MARTINEAU (*en colère et effrayé.*)

Je passe pour riche, qui t'a dit cela?

ANICET.

Tout le monde.

MARTINEAU.

Ah! les mauvaises langues!...

ANICET (*élevant la voix.*)

Et avec votre fortune, comment pouvez-vous?...

MARTINEAU.

Veux-tu bien ne pas crier comme ça.

Air: *Des Cancans.*

Je n'ai rien (*bis.*)
Qui t'a dit que j'avais du bien?
(*à part.*)
Le coquin, l'enragé!
Me f'ra voler tont ce que j'ai.
ANICET (*parlant fort.*)
Dans le commerce, on dit pourtant,
Qu' vous avez gagné de l'argent,
Et qu'en billets, en contrats.
MARTINEAU.
Veux-tu bien parler plus bas....
Je n'ai rien, (*bis.*)
Qui t'a dit que j'avais du bien?
(*à part.*)
Le coquin! l'enragé!
Me f'ra voler tout c' que j'ai!
ANICET, (*criant plus fort.*)
Hier encor, j'aperçus,
Les cent louis qu' vous avez r'çus.

MARTINEAU (*furieux*)

Encore une fois tais-toi.
C't argent là n'est pas à moi....
Je n'ai rien, (*bis.*)
Qui t'a dit que j'avais du bien, etc. etc.

ANICET.

On ne dirait pas que vous êtes riche, si vous étiez pauvre; mais il ne sagit pas de ça.

MARTINEAU.

Non, non, dites-moi pourquoi vous vous interressez si fort à cette petite Anna?

ANICET.

Papa, c'est que je l'aime.

MARTINEAU.

Vous aimez une fille qui n'a rien, d'après les principes que je vous ai donnés!... eh! bien, je l'aurais peut-être laissé tranquille; mais pour vous empêcher de faire une sottise, je vais faire vendre son châlet aujourd'hui et la faire déguerpir du village... malheureux enfant, je t'apprendrai, après les sacrifices que j'ai faits pour toi; tu pourras te vanter de m'avoir couté bien de la peine, bien des chagrins.

ANICET (*pleurant.*)

Cette pauvre Anna!

MARTINEAU.

On dit que je suis riche!... suis-je assez malheureux!

SCÈNE V.

Les Mêmes, GUILLAUME (*arrivant gaiment.*)

GUILLAUME.

Eh! bien, eh! bien, qu'est-ce que vous avez donc vous autres? le père qui crie... le fils qui pleure...

MARTINEAU.

Ah! tu arrives bien Guillaume, toi qui es un bon garçon, qui as toujours respecté tes parens, qu'est-ce que tu dirais d'un fils qui désobéit à son père.

GUILLAUME.

Je dirais que c'est mal; j'ai, Dieu merci, encore ma pauvre mère, mais, dès qu'elle me dit: » Guillaume, j'entends que ce soit comme ça. » Je lui dis: ma mère ce sera comme ça.

MARTINEAU.

Voilà un enfant respectueux.

GUILLAUME.

Je ne fais que mon devoir ; et comme elle n'existe que par mon travail et mes soins, je me montre encore plus scrupuleux.

Air : *le soir après pénible ouvrage.*

En tout faut d' la délicatesse
C'est justement parceque j' la nourris,
Qu'aux moindres parol's qu'elle m'adresse,
Je m' montr' respectueux et soumis.
Comme elle serait sans moi dans la misère,
Si je lui causais du chagrin,
J' croirois qu' d'un' main je r'tir' à ma pauvre mère,
Ce que j' lui donne de l'autre main. (*bis.*)

MARTINEAU.

Entendez-vous ça, mon fils ?

GUILLAUME.

Ecoutez, monsieur Anicet, les pères et mères sont venus au monde avant leurs enfans, ils sont nos doyens d'âge, nous devons leur obéir et nous taire.

ANICET.

Ecoute, Guillaume, j'ai laissé parler papa le premier, parce que je lui dois le respect... mais, puisque tu juges si bien, qu'est-ce que tu dirais d'un père qui s'oppose à ce que son fils unique soit heureux.

GUILLAUME.

Je dirais que ce n'est pas bien, tout doit être réciproque, et le père doit faire le bonheur de son fils.

ANICET.

Entendez-vous ça papa ? eh! bien, j'aime une jeune fille, jolie et sage...

GUILLAUME.

Je vous conseille de l'épouser bien vite, votre père doit être trop heureux de vous donner un pareil trésor.

MARTINEAU.

Oui, un joli trésor, une fille qui n'a rien du tout.

GUILLAUME.

Eh! bien, vous avez quelque chose, vous... allons, allons, voilà le moment de lacher les écus... en avant les vieux écus : monsieur Martineau.

Air: *de Lantara.*

Pourquoi cette rigueur extrême,
Depuis trente ans qu' vous amassez,
En dotant un fils qui vous aime,
Vous en aurez toujours assez.
Allons, papa, v'là le jour des déboursés,

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

De l'avaric' moi j'aurais honte,
Et j' dis qu'un pèr' se montrant libéral,
Doit à son fils donner un p'tit à-compte,
Pour que jamais y n' désir' le total.

MARTINEAU (*s'emportant.*)

Tout cela est bel et bon, mais le choix de mon fils ne me convient pas, et je ruinerai celle qu'il veut épouser.

GUILLAUME.

Ça ne serait pas généreux.

ANICET (*s'emportant aussi.*)

Et moi je l'enleverai.

GUILLAUME.

Ce serait mal!

MARTINEAU.

Et aujourd'hui même, le châlet sera vendu.

ANICET (*se désolant.*)

Vendu!... ah! mon dieu, cette pauvre Anna!

GUILLAUME (*étonné.*)

(*à Anicet.*) Qu'est-ce que vous dites? quoi! c'est d'Anna qu'il sagit? c'est elle que vous aimez?

ANICET.

Oui, c'est elle.

GUILLAUME (*à Martineau.*)

C'est Anna que vous voulez ruiner?

MARTINEAU.

Oui.

GUILLAUME (*se fâchant.*)

Un moment, et vous croyez qu'on vous laissera faire? et moi qui les écoutais, qui tâchais de les raccommoder; par exemple, monsieur Martineau, votre conduite est affreuse; ruiner une bonne fille comme Anna! votre fils a bien raison, vous n'êtes qu'un avare, un égoiste. Vous, votre père fait bien, vous êtes un mauvais sujet...ah! vous vous permettez d'aimer sans l'aveu de vos parens. J'aurai l'œil sur vous, monsieur Martineau! vous, Anicet, nous nous reverrons entendez-vous, nous nous reverrons (*Il lui serre la main.*)

Air: *j'ai de l'argent.*

C'est affreux!
C'est affreux!
D' tourmenter les malheureux
C'est affreux!
C'est affreux!
Mais je veillerai sur eux.

MARTINEAU (*à part.*)
Je m'en vais tout tenir prêt,
Pour fair' vendre le châlet.

ANICET (*à part.*)
Moi, pour obtenir Anna,
Il n'y a rien qui me coût'ra.

GUILLAUME.
C'est affreux ! (*bis.*) etc....

(*Martineau et Anicet sortent de divers côtés.*)

SCÈNE VI.

GUILLAUME (*seul.*)

Est-il possible !... ce n'était pas assez qu'Anna fut pauvre, il faut encore qu'on la tourmente, qu'on veuille la rendre plus malheureuse !... une pauvre fille est exposée à cela; il lui faut un protecteur, un mari pour la faire respecter, je serai le sien moi, je ne suis ni riche, ni puissant, mais j'ai de bons bras, et nous verrons..... (*il frappe à la porte d'Anna.*) Hola! hé! Anna! Anna! comment va-t-elle prendre ça?... moi qui ne lui ai jamais dit que je l'aimais seulement. (*Il frappe plus fort.*) Anna! Anna! allons, allons, je vais me risquer, mes intentions sont bonnes ainsi... la voilà!

SCÈNE VII.

GUILLAUME, ANNA.

ANNA.
Tiens, c'est toi, Guillaume, qu'est-ce que tu veux ?

GUILLAUME.
Mamzelle, je veux vous épouser.

ANNA.
M'épouser ?

GUILLAUME.
Tout de suite.

ANNA.
Ah! ça, mais Guillaume, est-ce que tu es devenu fou ?

GUILLAUME.
Non, voilà l'affaire en deux mots, je sais tout, ma chère Anna, je suis pauvre, j'apprends que vous allez le devenir et je viens vous demander votre main.

ANNA.

Ma main ?

Air: *Vaudeville de l'Ours et le Pacha.*

Mon cher Guillaum', dis moi comment,
Avec ta franchis', ta simplesse,
Tu n' m'as pas jusqu'à ce moment
Dit un seul mot de ta tendresse.

GUILLAUME.

Mam'zell', ce n'est pas un détour,
Mais sachant comme tout l' village,
Que vous êt's un' fill' bien sage,
J' n'osais pas vous parler d'amour,
Sans vous parler de mariage.

ANNA.

Guillaume touches là... je t'aimais bien... mais à présent je t'aime davantage.

GUILLAUME.

Nous n'avons ni soutien, ni appui dans le monde, soutenons-nous mutuellement.

ANNA.

Nous causerons de ça, Guillaume.

GUILLAUME.

C'est pas le tout que d'en causer... faut agir et je suis à vous si le voulez, plutôt aujourd'hui que demain.

ANNA.

Bon Guillaume!

GUILLAUME.

Si on pouvait appaiser monsieur Martineau avec un petit à-compte; il me semblait avoir entendu dire que votre père vous avait laissé une certaine boite.

ANNA.

Oh! ce n'est pas à moi, c'est une boite qui a été laissée ici quand les troupes francaises ont passé le Vallais il y a dix ans; mon père me l'a remisé en mourant, et il m'a dit: Anna, probité vant mieux que richesses; fais comme moi, meure auprès de cela plutôt que d'y toucher, et si tu trouves quelqu' occasion de la faire remettre à son propriétaire, n'y manque pas.

GUILLAUME.

Oh! le père Blondel, je le reconnais là.

ANNA.

Ah! ça, il faut que je te quitte un moment, je vais chez le Bourguemestre, savoir s'il est vrai que monsieur Martineau soit en mesure pour faire vendre ma maison.

GUILLAUME (*avec bonté.*)

Eh bien! si l'on vend la tienne, tu viendras dans la nôtre.

ANNA.

Et la pauvre Berthe.

GUILLAUME.

Et elle aussi, et Médor aussi, notre petit chien noir.

ANNA.

Je vais revenir, adieu Guillaume, adieu mon ami. (*Elle sort en courant*).

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, ANICET.

ANICET. (*Il arrive de l'autre côté en appelant*).

Guillaume! Guillaume!

GUILLAUME.

C'est encore vous, M. Anicet; vous avez donc oublié que je ne veux plus vous parler?

ANICET.

Non, mais si je te disais que je viens te chercher pour rendre service à quelqu'un.

GUILLAUME (*avec feu*).

Un service! à qui!

ANICET.

A un pauvre diable à qui il vient d'arriver un malheur!

GUILLAUME (*même jeu*).

Je vous écoute, parlez vîte.

ANICET.

Eh bien! apprends qu'un militaire qui passait avec son cheval auprès du précipice de la Roche-Noire, tu sais bien qui est toujours plein de neige; quel drôle de pays que le nôtre, le printemps d'un côté et l'hiver de l'autre.

GUILLAUME (*vivement*).

Eh bien! il est tombé dans le ravin?

ANICET.

Du tout c'est son cheval qui a roulé dedans.

GUILLAUME.

Ah! que c'est heureux que ce brave homme n'ait pas été dessus.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

ANICET.

C'est ce que je me suis dit, quand on voyage à cheval, on ne devrait jamais être dessus.

GUILLAUME.

Le pauvre animal est sans doute perdu?

ANICET.

Si vous aviez pu voir le chagrin de son maître, du vieux soldat, au moment ou il a disparu dans ce vilain trou.

Air : *de la Robe et les bottes.*

Sur cet endroit d'abord son œil s'attache,
En maudissant ce précipice affreux ;
Je vois un' larm' tomber sur sa moustache,
Puis il me dit, en j'tant sur moi les yeux :
« A le pleurer, faut-il que je m'apprête,
» J'comptais l'garder jusqu'à la fin d'mes jours,
» Où trouverai-je une aussi bonne bête ?...
Tout en s'parlant, il me r'gardait toujours. (3 *fois.*)

GUILLAUME.

Puisque c'est comme ça, allons tâcher de le consoler.

ANICET (*regardant au fond*).

Tiens, le voilà qui vient lui-même.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, VALENTIN (*mal équipé, moustaches rousses, pantalon brun, charivari. Il porte un vieux dolman et un gilet à brandbourgs avec un ruban à sa boutonnière. Il s'avance sans parler, vient s'asseoir vis-à-vis le Châlet, tire un mauvais mouchoir bleu et essuye son visage*).

VALENTIN (*à lui-même*).

Pauvre vieux ami! brave Bayard! après avoir roulé le monde avec moi, bravé le sable de l'Egypte, le canon de l'Autriche, les frimats de la Pologne, tu viens de mourir bêtement en tombant dans un trou de la Savoie; si j'avais su ça, tu serais mort en brave, je t'aurais brûlé la cervelle... Oui, foi de Valentin.

GUILLAUME (*avec rondeur*).

Dites-donc, monsieur le hussard, vous seriez bien étonné s'il n'était pas mort; qu'est-ce qui sait, la neige lui a peut-être sauvé la vie, en le préservant des pointes de rochers.

VALENTIN.

Oui, mais elle l'a enterré vivant, va voir dessous si tu l'oses.

GUILLAUME (*d'un ton décidé*).

Il ne faudrait pas tant m'en défier.

ANICET.

C'est vrai, il ne faudrait pas tant l'en défier... c'est qu'il est intrépide Guillaume, c'est le plus brave des guides de nos montagnes.

GUILLAUME.

Oui camarade, je suis un guide, et sans me vanter, je crois avoir rendu quelques services aux étrangers qui se hasardent de nos côtés.

ANICET.

C'est au moment des avalanches, qu'il faut le voir courir au milieu du brouillard avec son chien noir et son grand bâton ferré, pour sauver les voyageurs; souvent la neige lui ferme le passage; eh bien! il marche toujours.

GUILLAUME.

Tout n'est peut-être pas désespéré; s'il passait par ici des chasseurs de chamois, ils ne craignent rien, ils grimpent sur la crête des roches les plus hautes, descendent dans les ravins les plus profonds : nous visiterions avec eux cet endroit.

ANICET.

Dites-donc, monsieur le hussard, je pense à une chose... mon père est maître de poste, il a vingt chevaux dans son écurie, vous y trouverez peut-être à remplacer votre Bayard.

VALENTIN.

Remplacer Bayard; c'est impossible!

ANICET.

Nous avons cependant de fameux cadets!

VALENTIN.

Mon compagnon de route qui me reconnaissait à cent pas et qui ne reculait jamais devant une bouche à feu.... Aussi tout était commun entre nous...

GUILLAUME.

Vous l'aimiez donc bien?

VALENTIN.

Air : *d'Aristipe.*

Oui, je l'aimais d'une façon peu commune,
Il me l'rendait, j'en suis certain,
Ce vieux compagnon d'infortune,
Souvent a partagé mon pain. (*bis.*)

Et, quand l'malheur, notre seul patrimoine,
Nous poursuivait dans de lointains pays,
J'ai bien souvent partagé son avoine :
Trouvez-moi deux meilleurs amis ? (*bis.*)

ANICET (*à part*).

Dire qu'ils mangeaient de l'avoine ensemble !

VALENTIN.

Voyez pourtant ce que c'est, en arrivant il y a une heure au pied de la montagne, j'étais content de revoir ce pays, car vous saurez, mes amis, que j'y ai passé dans le temps avec toute notre armée; je me rappèle même qu'un maudit biscayen me fit asseoir à deux pas d'ici, auprès de l'ancien monastère; au plus chaud de l'affaire, on me fit entrer dans un châlet, chez de braves gens, dont les noms sont gravés là. (*Il montre son cœur*). Pierre Blondel, sa femme Jacqueline et une jeune fille qui promettait d'être bien gentille; elle a dû tenir ses promesses.

GUILLAUME (*ému*).

Ce bon Pierre ! cette bonne Jacqueline!

VALENTIN (*vivement*)

Vous les connaissez ? que sont-ils devenus?...

GUILLAUME (*tristement*).

Ils sont morts.

VALENTIN (*de même*).

Ils sont morts !... ils sont tombés !... et moi qui ai couru toute l'Europe pour attraper vingt blessures, je suis encore debout... Allons, allons, n'y pensons plus.... mais j'ai un aveu à vous faire mes amis, j'ai une faim de tous les diables, et je n'ai pas le sou; tirez-moi de là.

ANICET.

Attendez, papa tient aussi l'auberge de la poste, je vais vous recommander à lui.

GUILLLAUME.

C'est bien, M. Anicet, cela suffirait pour me raccommoder avec vous.

~~VALENTIN.~~

~~Mais je ne sais si je dois...~~

ANICET.

Attendez-moi, un moment; je ne vous dis que ça.

Air : *du Carnaval de Béranger.*

Notre maison est connue à la ronde,
La voyez-vous là-bas sur la hauteur :
Dans tous les temps nous r'cevons bien du monde,
Et plus d'un riche voyageur

D' les rançonner nous ne sommes pas chiches ;
Mais avec vous , nous nous conduirons bien :
Monsieur l'hussard, nous ne prenons qu'aux riches ,
Nous laissons tout à celui qui n'a rien.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

VALENTIN, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Allons, je commence à croire que le fils ne ressemblera pas au père.

VALENTIN.

Que voulez-vous dire?

GUILLAUME.

Je veux dire que, malgré les instances de son grand garçon, M. Luc Martineau, qui tient l'auberge de la poste, est un juif qui ne vous recevra pas.

VALENTIN.

Luc Martineau ; mais je connais ce nom là ; est-ce que je suis au village de Saint-Gervais ?

GUILLAUME.

Oui, et au bout du village, voilà le dernier châlet. (*Il montre le châlet d'Anna*).

VALENTIN.

Mille escadrons! c'est ici que je suis resté quinze jours la jambe en l'air, chez ce Pierre Blondel, dont je vous parlais.

GUILLAUME.

Eh bien ! c'est là qu'il habitait.

VALENTIN (*en le regardant*).

Et le brave homme n'y est plus! — Il ne m'a rien demandé lui... Comment aurais-je pu payer ses soins, sa touchante hospitalité ; je pensais à tout çà en revenant par ici.. Il faut vous dire que j'ai obtenu un congé pour aller toucher une petite succession dans la Maurienne, où ma tante avait épousé un bon cultivateur ; ils sont décédés sans enfans, et j'ai été prendre ce qu'ils ont laissé... je rapportais ça en espéces, mais p r r r, voilà tout sous la neige, l'argent, le porte-manteau, tout a roulé avec le cheval, la selle, le diable au fond de votre maudit ravin...

GUILLAUME.

Vous ne m'aviez pas dit que tout votre avoir se trouvait englouti ?

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

VALENTIN.

C'est vrai... que voulez-vous, je ne tiens pas beaucoup à l'argent; si javais voulu, plus d'une fois j'aurais pu m'enrichir; je n'ai pas manqué d'occasion.

GUILLAUME.

Je le crois bien à l'armée.

VALENTIN.

A l'armée comme partout, je n'ai jamais mangé de ce pain là. (*Ici on entend dans le lointain donner deux fois de la corne à bouquin?*)

GUILLAUME (*remontant la scène*).

Ecoutez, je ne me trompe pas, voilà des chasseurs de chamois qui s'appèlent sur la montagne; je connais leur signal; si j'étais assez heureux pour les joindre!

VALENTIN.

Qu'espérez-vous, mon pauvre ~~ami~~? Garçon

GUILLAUME.

Air : *Vaudeville de Bedlam.*

J'vous réponds qu'dans un instant
Nous visit'rons l'précipice,
Et qu'si l'sort nous est propice,
Nous rendrons vot' cœur content.

VALENTIN, *à Guillaume.*

Je voudrais bien, tôt ou tard,
M'acquitter de c'bon office?

GUILLAUME.

Jamais un bon montagnard,
Ne fit payer un service.
J'vous réponds, etc.

VALENTIN.

Ah! puissent-ils à l'instant
Visiter ce précipice :
Si le sort leur est propice,
Que mon cœur sera content.

(*Guillaume sort.*)

SCÈNE XI.

VALENTIN (*seul*).

Voilà un bon petit diable... Comment! je suis au village de Saint-Gervais!.... oui, voilà la position que nous occupions, ~~nous avions~~ campé sur cette montagne; avec quelle peine nous y avions fait grimper nos chevaux; ~~nous~~ comptant ~~nous~~ rester ici quelques jours; on avait même déjà barra-

qué ; j'étais fourrier de mon régiment ; j'avais commandé trois mille bottes de foin à un espèce de fournisseur qui était venu uous offrir ses services... Eh ! parbleu, ce nom de Luc Martineau me revient ! ~~petit homme assez gros~~, figure demi-bête, ou plutôt bête tout-à-fait... Ma commande était faite, payée d'avance, 1500 fr. Les ennemis se présentent, on sonne le boute-selle *(d'un ton de commandement)*, *à cheval hussards*, nous poursuivons l'ennemi à dix lieues, nous allons camper à vingt, et le foin reste au fournisseur qui l'aura mangé, c'est sûr ; en temps de guerre, ces gaillards là sont gourmands; et moi, j'ai été obligé de restituer la somme au régiment.

Air : *Mon pays avant tout.*

J'n'avais alors qu'm'a solde pour richesse,
Je m'imposai bien des privations,
Il me fallait r'mettr'l'argent dans la caisse,
Matin et soir j' prenais sur mes rations
Ça m'a coûté bien des p'tits verr's d'eau-d'vie,
Ben des bouteill's devant qui j' fesais l' fier,
J'ai tout payé, le cœur s'en glorifie,
Mais l'estomac dit qu' l'honneur coût'ben cher.

En parlant tout seul, j'oublie que la faim me talonne... l'héritier présomptif du maître de l'auberge ne vient pas vite; s'il n'arrive pas, où diable dinerai-je? et parbleu, dans le châlet de Pierre Blondel : si ses héritiers ont hérité de son cœur, j'y serai bien reçu. (*il va frapper à la porte du châlet.*) Eh bien! est-ce qu'il n'y a personne? (*il recommence, on voit la fumée sortir de la cheminée du châlet.*). La cheminée fume pourtant; allons, allons, faisons comme elle, et en avant la pipe, prenons que je suis au bivouac. (*il tire sa pipe et va s'asseoir vis-à-vis de la chaumière.*)

SCÈNE XII.

VALENTIN (*assis* ,) BERTHE (*entr'ouvant la porte du châlet et restant sur le seuil.*)

BERTHE.

Anna ne revient pas, et le diner est prêt.

VALENTIN (*se levant.*)

Ah ! le diner est prêt... c'est bon !

BERTHE.

Ah ! ah! qu'est-ce que je vois là, un soldat, et je suis seule. (*elle referme la porte.*)

VALENTIN.

Qu'est-ce qu'elle a donc, la vieille? (*il frappe.*) Hé! les amis! ne mangez pas la soupe sans moi... on ne répond pas... allons, reprendre la faction. (*Il va se remettre à sa place.*)

SCÈNE XIII.

VALENTIN, ANNA.

ANNA (*apercevant Valentin.*)

Que vois-je? un homme qui se repose à notre porte... eh bien! monsieur, pourquoi n'êtes-vous pas entré pour vous mettre à l'abri?

VALENTIN.

Parbleu, ma belle enfant, j'ai frappé à cette porte comme un sourd.

ANNA.

Il ne fallait que lever le loquet, il n'y a pas de serrure chez-nous.

Air: *de Calpigi.*

Toujours notre porte est ouverte,
Et cette chaumière est offerte,
Au passant qui n'a pas d'abri!
Tout malheureux est notre ami.

VALENTIN.

Vous m'étonnez sur ma parole;
Ne craignez-vous pas qu'on vous vole?

ANNA.

Nous avons notre pauvreté,
Pour serrure de sûreté! (*bis.*)

VALENTIN.

Eh bien! si vous n'êtes pas riche, nous avons de la ressemblance, mais enfin, vous avez une chaumière, quoiqu'elle ne soit pas belle...

ANNA (*tristement.*)

Je ne l'aurai pas long-temps.

VALENTIN.

Pourquoi ça? dites-moi, n'êtes vous pas la fille de Pierre et Jacqueline Blondel?

ANNA.

Anna Blondel pour vous servir. Est-ce que vous les connaissiez?

VALENTIN.

Oui, c'étaient de braves et honnêtes gens; ne vous ont-ils pas laissé leur maison?

ANNA.

Oui, oui, entrez, vous vous reposerez un moment, vous pouvez encore y recevoir l'hospitalité aujourd'hui, mais demain... (*elle essuye ses yeux.*)

VALENTIN.

Eh bien! demain? quoi! vous avez du chagrin aussi? voyons, voyons, contez-moi ça : des chagrins de jeunes filles, un hussard peut les adoucir.

ANNA.

Oh! les miens ne sont pas de ce genre là.

VALENTIN.

Il s'agit d'un amour contrarié?

ANNA.

C'est quelque chose de pire!

VALENTIN.

D'un amant infidèle?

ANNA.

Ils ne le sont pas dans ce pays ci.

VALENTIN.

Bah! c'est donc quelque chose de bien sérieux?

ANNA.

Cette chaumière que vous voyez, on va la vendre.

VALENTIN.

La vendre! pauvre petite! et qu'allez-vous devenir?

ANNA.

Ce qui plaira au ciel; ce n'est pas pour moi que je me tourmente le plus, parce que Guillaume ne s'inquiète pas si j'ai de la fortune, ou non, mais cette pauvre vieille Berthe!...

VALENTIN.

La vieille qui était là tout-à-l'heure?

ANNA.

Elle n'a que moi pour soutien.

VALENTIN.

Il est impossible que vous ne trouviez pas un ami; vos parens ont été généreux, hospitaliers, ce qu'ils ont fait pour les autres, on vous le rendra.

ANNA (*a part.*)

Ah! mon dieu! cet uniforme me fait penser... oui, ce militaire peut remplir les dernières intentions de mon père

(*haut.*) monsieur le hussard, voulez-vous me rendre un service ?

VALENTIN.

Si je veux, est-ce que ça se demande?

ANNA.

Je crois ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous.

VALENTIN.

Parlez, de quoi s'agit-il ?

ANNA.

Retournez-vous en France?

VALENTIN.

Oui.

ANNA.

Air : *Vaudeville de la Somnambule.*

C'est un dépôt que je veux vous remettre,

VALENTIN.

A vot' confiance ai-je donc tant de droits ?
Quoi, ma belle, sans me connaître....

ANNA.

Pour vous juger, n' faut pas vous voir deux fois. (*bis.*)

VALENTIN.

Mais dès ce soir je poursuivrai ma route,

ANNA.

Entre vos mains j' voudrais qu'il fût déjà.

VALENTIN.

Et si j'allais vous faire banqueroute,

ANNA.

Je suis tranquille en voyant c't'habit là. (3 *fois.*)

ANNA.

Il faut vous dire qu'il y a déjà dix ans à peu près, un hussard passa ici avec l'armée française, qu'il logea chez mon père ; il était malade, il reçut de mes parens quelques soins, et partit subitement, nous ne l'avons jamais revu.

VALENTIN (*avec intention.*)

Ah! vous ne l'avez jamais revu?

ANNA.

Non, et je ne pense pas que je le revoie jamais.

VALENTIN.

Peut-être ?...

ANNA.

Au surplus, voilà la prière que j'ai à vous faire : ce hussard dans la précipitation de son départ, oublia une petite boîte, dans laquelle il y a des papiers et une bourse.

VALENTIN (*à part.*)

Est-ce que ce serait... (*haut.*) Eh! bien!

ANNA.

On va vendre tout ici, comme je vous le disais; si l'on trouve dans mon châlet, cette boîte avec de l'or, on croira que je suis riche.

VALENTIN.

En effet!

ANNA.

Mais cet or n'est pas à moi, je mourrais plutôt que d'y toucher.

VALENTIN

C'est bien ça. (*Il tire son mouchoir.*)

ANNA.

Entre militaires, vous devez vons connaître, vous devez savoir où retrouver un de vos camarades, il était peut-être de votre régiment.

VALENTIN.

Peut-être même de ma compagnie... son nom?...

ANNA.

Il est écrit sur les papiers que renferme la boîte, je vais vous la chercher. (*Elle entre dans le châlet.*)

VALENTIN.

Oh! ben par exemple, si je m'attendais à retrouver... mais que j'aime cette confiance, cette bonhomie... ces gens sont si honnêtes, qu'ils ne se méfient de personne!...la voilà qui revient. Pauvre petite!...

ANNA (*d'un air empressé.*)

Tenez, monsieur le hussard, vous me promettez de remettre cette boîte à son propriétaire?

VALENTIN.

Ah! mon dieu, c'est comme s'il l'avait.

ANNA.

Je vous laisse un moment, il faut que je fasse sortir Berthe du châlet, qu'elle ne voie pas ce qui va se passer, ça l'affligerait, je ne vous dis pas adieu, nous nous reverrons.

VALENTIN.

Oui jeune fille, nous nous reverrons.

ANNA (*se retournant encore.*)

Sans adieu!

VALENTIN (*la suivant de l'œil.*)

Sans adieu, et du courage.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

ANNA.

Et du courage. (*Elle lui fait un signe de tête et elle sort.*)

SCÈNE XIV.

VALENTIN (*seul.*)

Cette pauvre enfant! et ces bonnes gens dans la misère qui ont respecté mon or. Oui voilà ma petite boîte. Du diable si je savais où je l'avais perdue, par exemple, je ne pensais guères que je la retrouverais ici ; voilà le rouleau de jeaunets, il y en a pour cent écus, tantôt je le cachais dans mon catogan, tantôt dans mes bottes, mais il était dans les mains de la probité, c'est la cachette la plus sûre... voilà des papiers, (*riant fort*) ah! ah! ah! des lettres d'amour! oui, je faisais encore l'amour dans ce temps là... en voilà une de mamzelle françoise; qu'est-ce que c'est que ce chiffon de papier... ah! providence! le reçu que .. (*avec émotion.*) Valentin tu es heureux! tu pourras t'acquitter, payer à la fille, l'hospitalité de son père... eh! bien; qu'est-ce que je fais donc ?... (*il essuye une larme*) chut... voilà quelqu'un, ~~cachons-nous un instant~~.. eh! parbleu, je ne me trompe pas... je le reconnaitrais entre mille... c'est ~~mon joufflu,~~ ma figure bête, mon homme au foin : c'est le ciel qui me l'amène, éloignons-nous un peu. (*Il entre dans le châlet.*)

SCÈNE XV.

MARTINEAU, ANICET.

ANICET.

Mon papa?

MARTINEAU.

Taisez-vous.

ANICET.

Ecoutez votre fils, écoutez votre sang!

MARTINEAU.

Je n'écoute rien... j'ai mon ordre en bonne forme, car je vais faire annoncer l'adjudication, à moins qu'on ne me paye.

ANICET.

Et où voulez-vous que cette pauvre Anna trouve de l'argent.?

MARTINEAU.

Ce n'est pas mon affaire, je va faire annoncer l'adjudication.

ANICET (*pleurant*).

Aurez-vous le cœur de voir les larmes d'Anna?

MARTINEAU.

Je ne les regarderai pas.

ANICET.

Elle vous attendrira!

MARTINEAU.

Si elle me paye.

ANICET.

Je vais vous l'amener.

MARTINEAU.

Garde-t-en bien.

ANICET.

Mamzelle Anna, sortez, je vous en prie.

(*Valentin paraît sur la porte*).

MARTINEAU.

Que vois-je, un hussard!

ANICET (*reculant*).

Ah! c'est celui dont je vous ai parlé.

MARTINEAU (*en colère*).

Comment! cette petite fille s'avise de recevoir les étrangers chez elle; c'est pour faire du tort à mon auberge, tu vois bien qu'il faut qu'elle décampe.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN.

Dites-donc, Monsieur, c'est donc vous qui voulez faire vendre ce châlet?

MARTINEAU.

Que vous importe...

VALENTIN.

Vendre à la criée.

MARTINEAU.

C'est le plus sûr.

VALENTIN (*d'un ton goguenard*).

On dit que vous êtes un homme généreux.

MARTINEAU.

On est bien honnête.

VALENTIN.

Que vous avez des sentimens.

MARTINEAU (*hésitant*).

Sans doute.

VALENTIN.

De la probité!

MARTINEAU.

Je m'en vante; mais pourquoi donc toutes ces questions. Je suis bien bon d'y répondre, tandis que ce serait à moi de vous interroger comme maître de poste et investi de la confiance du bourgmestre de cette commune.

VALENTIN (*mettant la main à son bonnet*).

J'ai toujours respecté les autorités locales.

MARTINEAU.

Air : *Chaque soir au boulevart du Temple.*

Vous me débitez des sornettes,
De plaisanter vous avez tort,
J'pourrais vous d'mander qui vous êtes,
Vous faire exhiber vot' pass'port.

VALENTIN.

Cela ne m'embarrass'rait guère,
En vieux soldat, j'vous répondrais :
(*montrant son sabre.*)
V'là mon pass'port pendant la guerre,
(*montrant sa croix.*)
V'là mon pass'port pendant la paix.

MARTINEAU.

MARTINEAU (*ôte son chapeau et le salue*).

Je ne doute pas que vous ne soyez un très-honnête homme, mais pourquoi ne logez-vous pas chez les aubergistes ?

VALENTIN.

Vous avez raison, j'ai eu tort... nous aurions renouvelé connaissance.

MARTINEAU.

D'où me connaissez-vous ?

VALENTIN.

J'ai déja passé par ici, mon brave, regardez-moi bien.

MARTINEAU.

Quand je vous regarderai, il a passé par ici plus de dix mille hussards, et ils se ressemblent tous.

VALENTIN.

Mais n'avez-vous pas eu une affaire particulière avec l'un d'eux?

MARTINEAU.

Non... je n'ai jamais eu d'affaire d'honneur....

VALENTIN.

Je vous crois, mais une affaire d'intérêt.

MARTINEAU.

Il y a long-temps de ce dont vous me parlez là, et j'ai la mémoire très-courte.

VALENTIN (*à part*).

Je l'ai mis sur la voie, il n'a pas l'air de me comprendre. (*Haut*). Eh bien! si nous n'avons jamais eu d'affaires ensemble, nous allons en avoir une; vous voulez être payé de ce que vous doit l'héritière Blondel?

MARTINEAU.

Précisément!

VALENTIN.

Ou faire vendre ce châlet?

MARTINEAU.

J'en ai le droit.

VALENTIN.

Vous ne refuserez pas de lui vendre plutôt qu'à un autre?

MARTINEAU.

Si elle a de quoi...

VALENTIN.

(*A Martineau*). Justement la voilà; arrangez-vous avec elle; je reste ici.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BERTHE (*sortant du châlet*), ANNA.

BERTHE.

Où vas-tu Anna? Ah! bon jour, M. Martineau, comment ça va-t-il? En vous remerçiant, de votre bonne visite, on ne vous voit pas aussi souvent qu'on voudrait... et le petit Anicet comme il grandit (*elle lui donne une petite tappe sur la joue*); il devient gentil! il vous ressemble, M. Martineau.

VALENTIN (*lui criant à l'oreille*).

Paix! la vieille!

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

BERTHE (*se retournant tranquillement et riant*).

Qu'est-ce qu'il me chuchotte donc à l'oreille celui là ; hussard, pas de gaudriolles, ça n'est pas de mon âge.

VALENTIN.

Soyez tranquille, Anna, fiez-vous à moi. (*Il va s'asseoir et tire sa pipe*).

ANNA (*le regardant*).

Sa physionomie m'inspire de la confiance.

BERTHE (*à part*).

La figure de ce hussard me fait peur!

MARTINEAU.

Ah! ça, de quoi diable s'agit-il?

ANICET.

Ecoutez, papa, on va sûrement vous le dire.

VALENTIN (*à Anna qui est auprès de lui*).

Demandez à M. Martineau s'il veut vous vendre ce châlet.

ANNA (*timidement*).

Mais avec quoi payerai-je.

VALENTIN (*impérativement*).

Demandez à M. Martineau s'il veut vous vendre ce châlet? (*Il fume*).

ANNA (*embarrassée*).

Monsieur Martineau, voulez-vous me vendre ce châlet?

MARTINEAU.

Avec quoi me payerez-vous?

VALENTIN (*à Anna qui le regarde*)

Demandez-lui d'abord combien il l'estime.

ANNNA.

Monsieur Martineau, combien l'estimez-vous?

MARTINEAU

Il est très-bien bâti.

VALENTIN (*toujours assis, ôtant sa pipe de sa bouche et parlant ferme*).

Cette jeune fille vous a demandé, combien vous l'estimez.

MARTINEAU.

Cela vaut au moins deux mille francs.

ANICET.

Ah! ça n'en vaut pas la moitié.

MARTINEAU.

Tu veux donc me ruiner?

BERTHE (*à part*).

Qu'est-ce qu'ils ont donc à regarder notre châlet, ah !... c'est que M. Martineau veut le faire remettre à neuf.

VALENTIN (*à Anna qui est près de lui*).

Il faut prendre un terme moyen, offrez-lui 1,500 francs.

ANNA (*très-émue*).

Monsieur Martineau, voulez-vous 1,500 francs?

MARTINEAU (*enchanté*).

Si c'était du comptant?

ANNA (*à Valentin*).

Est-ce du comptant?

VALENTIN (*sèchement*).

Oui.

ANNA (*à Martineau*).

Oui.

MARTINEAU.

Ma foi, je vous remettrais alors tous les billets que m'a faits votre père.

ANICET (*joyeux*).

Tout s'arrangerait et je me marierais.

VALENTIN.

Allons, M. Martineau, terminez tout de suite, avez-vous les billets?

MARTINEAU.

Dans mon portefeuille.

VALENTIN.

Rendez-les à mademoiselle, elle va vous payer!

MARTINEAU (*enchanté*).

En vérité (*à Anna*), la somme est-elle en or?

ANNA (*à Valentin*).

La somme est-elle en or ?

VALENTIN.

Non.

MARTINEAU.

Elle est donc en argent?

VALENTIN.

Non.

MARTINEAU.

Monsieur le hussard, est-ce une mauvaise plaisanterie?

VALENTIN.

Pourquoi donc ça? la somme est en papier.

MARTINEAU.

Ah! des billets de banque!

VALENTIN.

Non.

MARTINEAU.

Ah ! ça, non, non, il dit toujours non ; si ce n'est pas de bon papier, je n'en veux pas d'abord.

VALENTIN.

C'est une signature qui doit valoir à vos yeux celle des meilleurs banquiers de l'Europe.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Celui qui fit cette reconnaissance,
Pour son honneur, dit-on, était cité,
Comm' je n'crois pas c'que dit la médisance,
Et que j'réponds d'sa probité,
Son billet doit être acquitté ;
J'voudrais m'trouver dans la passe où vous êtes,
Mon plus doux vœu s'rait exaucé,
Et je m'dirais : j'en s'rai récompensé,
Fair' des heureux, payer ses dettes,
Voilà de l'argent bien placé. (*bis.*)

(*A Anna*). Remettez ce papier à M. Martineau et dites-lui, le châlet m'appartient : voilà vos 1,500 francs.

MARTINEAU.

Qu'est-que c'est que ça ? ma signature.

ANICET.

C'est bon ça...

MARTINEAU (*lisant*)

Je reconnais avoir reçu de M. Valentin, fourrier au 2e régiment de hussards la somme de...

VALENTIN (*qui s'est levé lui montre avec le doigt*).

» Quinze cens francs, pour trois mille bottes de foin que » je dois lui fournir » et que vous n'avez pas fournies, monsieur, l'ex-fournisseur, attendu que les ennemis nous ont fait courir après eux à vingt lieues d'ici.

MARTINAU.

Qu'est-ce que cela prouve, monsieur le hussard ?

VALENTIN.

Que je suis le fourrier Valentin, que vous me devez quinze cents francs, et que je vous paie le châlet avec votre quittance.

ANICET.

C'est juste papa, vous n'avez pas fourni le foin.

MARTINEAU.

Comment ! petit drôle...

ANICET.

N'ayant pas fourni le foin...

MARTINEAU.

Mais tais-toi donc... si j'amasse du bien, c'est pour toi.

(*On entend en dehors des cris de joie.*)

TOUS.

Qu'est-ce que cela?

(*Ils remontent la scène.*)

ANICET.

C'est Guillaume, il est chargé comme un mulet.

SCÈNE XVIII, ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, GUILLAUME

GUILLAUME (*accourant.*)

Hussard! hussard! v'là votre bougette, votre porte-manteau; il est joliment lourd, votre héritage est sauvé! (*il lui présente la bougette.*)

VALENTIN. (*avec inquiétude.*)

Et mon cheval! GUILLAUME

Sauvé aussi, il est dans l'écurie de monsieur Martineau, enveloppé d'une bonne couverture; on lui prépare du vin chaud et du sucre.

MARTINEAU.

C'est ça, et qui est-ce qui payera?

VALENTIN.

Moi, et de grand cœur.

MARTINEAU.

Est-ce que vous avez encore de mon papier?

VALENTIN.

Non, mais j'ai de l'argent dans mon porte manteau.

ANNA (*gaiment à Guillaume.*)

Maintenant je puis t'épouser, mon ami, grâce à lui mon châlet nous restera.

GUILLAUME (*se jetant au cou du hussard.*)

Ah! que je suis heureux!

VALENTIN.

Eh! ben hé! comme il me serre! il m'étouffe, ce n'est pas moi qu'il faut embrasser.

ANNA.

Oh! si, vous le méritez bien... et si j'osais...

VALENTIN.

Osez, mon enfant. (*Il l'embrasse.*)

ANICET.

Tenez, hussard, vous m'enlevez celle que j'aime, mais

c'est égal, vous êtes un brave garçon, permettez. (*il l'embrasse très-fort.*)

BERTHE,

Eh! ben, v'là que tout le monde l'embrasse, il faut que je fasse comme les autres; permettez, monsieur le hussard.

VALENTIN.

Volontiers, la vieille.

BERTHE (*riant.*)

Hé! il me chatouille avec ses moustaches.

VALENTIN (*aux jeunes gens.*)

Ah! ça, si vous voulez que je sois de la noce, il faut la faire promptement, entre amis on ne se gêne pas; vous me permettrez de commander le repas chez monsieur Martineau, je le payerai en or.

MARTINEAU.

En or, à la bonne heure.

BERTHE.

Je n'entends pas un mot de ce qu'ils disent, mais c'est égal, je vois que monsieur Martineau a fait quelques beaux traits de générosité, j'ai toujours dit que c'était un brave homme; un bon voisin, un bon ami.

VALENTIN.

Eh! bien la vieille est bien au courant.

TOUS ENSEMBLE.

Air: *Vaudeville du Soldat Laboureur.*

Gloire amour et reconnaissance,
Au vieux soldat rempli d'honneur,
Qui vient de rendre à l'indigence.
La paix, la joie et le bonheur.

VALENTIN.

Air: *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Avec plaisir j'ai revu ce pays,
Ce vieux châlet, ces neiges, ces montagnes,
Où j' fis jadis avec de vieux amis,
Un' de nos plus belles campagnes.

(*Au public.*)

Lorsque cent fois ces lieux m'ont vu courir,
Des dangers que je n' craignais guère,
Messieurs d'vant vous, je me sens tressaillir,
Et l'vieux Hussard d'ici voudrait sortir;
Avec les honneurs de la guerre. (*bis.*)

Reprise du Chœur.

Gloire, amour et reconnaissance
Au vieux soldat rempli d'honneur,
Qui vient de rendre à l'indigence,
La paix la joie et le bonheur.

FIN.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief